

SUR L'ALIMENTATION DES ACCOUCHÉES

Par Jacques Gélis, Université Paris 8

L'accouchement est un acte à la fois physiologique et culturel qui s'inscrit dans un rituel. L'alimentation de l'accouchée jusqu'à l'aube du XXe siècle n'échappe pas à ce contexte. Immédiatement après ses couches la femme se voit offrir par l'entourage une nourriture destinée à la sustenter ; mais cette alimentation comporte aussi toute une dimension symbolique. Encore faudrait-il nuancer selon que la femme qui relève de couches réside à la campagne ou à la ville, et prendre en considération le milieu auquel elle appartient et l'époque où elle vit.

Remplir un vide

Après le combat qu'elle a dû mener pour se délivrer de son enfant, la nouvelle accouchée est considérée comme particulièrement faible ; elle doit refaire ses forces. La femme est donc alimentée immédiatement après l'expulsion du placenta, de peur qu'elle tombe en défaillance.¹ Les gardes lui proposent une abondante alimentation, tant liquide que solide, dont la nature varie selon les lieux et le degré d'aisance de la famille. Parce qu'ils font partie du rituel du repas après couches, certains mets se retrouvent partout ; comme le bouillon chaud préparé avec un chapon blanc, réservé souvent depuis des mois à cet usage. À l'âge classique, chez les personnes de condition, on préfère le bouillon préparé avec des pigeonneaux ou une perdrix. De préférence, on fait consommer des viandes blanches bouillies, parce qu'on les considère comme plus digestes. A la campagne, les soupes épaisses de pain, de légumes et de graisse « qui tiennent au corps » sont destinées à réparer les forces de l'accouchée, mais pas uniquement ; l'expulsion de l'enfant ayant en effet créé un vide dans le ventre de la femme, il s'agit aussi de combler au plus vite la place laissée libre par le fœtus. Les nourritures lourdes et substantielles que l'on fait ingurgiter à la femme obéissent donc à cette double préoccupation. Partout, on a la sagesse d'éviter les fruits parce qu'on les dit « trop venteux ».

Au chapitre de la boisson, on recommande dans les milieux aisés le vin blanc ou le vin claret. Les ruraux, eux, ne dédaignent pas de donner du vin rouge ; plus commun, mais aussi plus proche du sang par sa couleur, il est en effet

¹ Jacques Gélis, *L'Arbre et le fruit ; la naissance dans l'Occident moderne*, Paris, 1984, p. 256-257.

considéré comme le meilleur des « reconstituants », l'affaiblissement de la femme étant généralement attribuée aux pertes qu'elle a subies. La panacée paraît être alors la rôtie au vin, que l'on offre complaisamment à l'accouchée. En Normandie, le vin est remplacé par le cidre ; au début du XVIIIe siècle, c'est le souverain remède que l'accoucheur du Cotentin Mauquest de la Motte fait même donner à une femme dont l'accouchement se prolonge : « Je lui fis donner une rôtie au cidre, rapporte-t-il, et lui en fis boire un grand verre, n'ayant autre bien à lui faire... »² Un précepte auquel s'opposeront vertement ses successeurs de l'époque des Lumières.

La réaction des médecins

La question de l'alimentation des accouchées n'est pas anodine aux yeux des médecins du XVIIIe siècle. Parce qu'elle a des incidences sur la santé des mères, les hommes de l'art s'emploient à dénoncer ce qui à leurs yeux constitue une erreur manifeste : le gavage des accouchées et les « boissons incendiaires » qu'on leur fait boire à tout moment, pendant l'accouchement et après les couches. Ils prétendent inverser les comportements, estimant que la manière de nourrir les femmes relève d'une diététique. Il faut à tout prix bannir de la pratique des accoucheuses et des gardes l'usage de la « méthode échauffante », qui part d'une bonne intention : redonner de la vigueur aux femmes et les préserver du froid ; mais cette pratique est dangereuse, disent-ils, car elle porte le feu dans les organes et conduit trop d'accouchées à la mort.

D'une manière générale, les praticiens protestent contre la suralimentation, les liqueurs fortes et la trop grande précipitation : les matrones et les gardes ne savent pas attendre ! L'expérience devrait pourtant leur avoir appris qu'il faut que la nature remette d'abord un peu d'ordre dans l'organisme fatigué de la femme. Le désir de voir l'accouchée rétablie n'explique pourtant pas à lui seul l'abondance des nourritures et des boissons sucrées et alcooliques qu'on lui fait absorber. L'important est de « réparer le sang » et de nourrir la matrice. Les femmes qui assistent les accouchées en sont tellement convaincues qu'elles « paraissent, aux dires du médecin Laurent Joubert, les vouloir plutôt farcir et remplir comme des paniers de décharge que de les alimenter et nourrir ».

² Cité par J. Gélis, *Accoucheur de campagne sous le roi soleil ; le traité d'accouchement de G. Mauquest de la Motte*, Toulouse, 1979, p. 96.

La méthode traditionnelle est d'autant plus condamnable qu'elle ne tient pas compte des tempéraments souvent très différents des femmes. Dès le début du XVII^e siècle, l'accoucheuse de la reine, Louise Bourgeois, souligne qu'on ne doit pas « gouverner une femme de qualité en femme rustique », ni « faire vivre une femme rustique ainsi et de pareille viande qu'une femme de qualité », car on risque de les perdre. Elle veut que les « dames du premier rang » mangent légèrement, et que les « femmes robustes et de grand travail » aient une alimentation substantielle : « L'estomac de l'une est frêle et celui de l'autre est fort, lequel ne veut être repu de viandes légères : car si l'on ne donne à ces estomacs forts, tôt après l'accouchement un grand potage à l'oignon et aux œufs, ou une grande soupe au lait, leur estomac fait comme des moulins qui moulent à vide, où se met le feu ».³

Nourritures symboliques

À côté des nourritures reconstituantes, il en est de symboliques qui apparaissent dans les textes et les représentations figurées. Depuis le XV^e siècle, vies de saints, miniatures et tableaux évoquent les scènes convenues des soins après couches et de la « visite à l'accouchée ». Le rituel privé de l'alimentation de l'accouchée, et celui public de la « visite à l'accouchée » avec son cortège de personnages portant cadeaux et nourritures⁴, est fréquemment représenté dans des scènes codifiées, où la consommation des mets apparaît sur le mode symbolique. Évoque-t-on le repas de l'accouchée ? C'est presque toujours le thème de « la naissance de la Vierge » qui est traité, en fait, la présentation de nourritures à sainte Anne par les servantes. L'une d'elles offre une écuelle de bouillon de volaille ou un grand verre de vin, une autre présente une volaille rôtie sur une assiette, quand ce ne sont pas des petits pains sur une serviette, des pigeons dans une cage, ou encore des œufs. Il faut voir dans ces mets offerts plus qu'une évocation du repas du post-partum, puisqu'ils recèlent tous une valeur symbolique dont il faudrait s'attacher à suivre les évocations dans l'histoire des représentations. Les ustensiles eux-mêmes ont une affectation spécifique ; textes et inventaires signalent aux XV^e et XVI^e siècles des coupes ou écuelles « à bailler aux

³ Louise Bourgeois, *Observations diverses, sur la stérilité, perte de fécondité...* t. I, Paris, 1609, p. 130.

⁴ Dr Jean Ravina, Plateaux, plats et bols d'accouchées aux XV^e et XVI^e siècles. *Aesculape*, 1935, p. 60-67.

accouchées », qui peuvent être de véritables œuvres d'art dans les milieux princiers⁵.

Il est un cas où le symbolique et l'empirique se mêlent étrangement. La placentophagie thérapeutique a sans doute persisté dans nos sociétés rurales occidentales jusqu'au XIXe siècle ; en 1904 encore, la consommation d'une partie du placenta dans un but galactogène était courante dans les milieux pauvres des Abruzzes ; on y prévenait la tarissement du lait en faisant « absorber un bouillon préparé avec de la chair de poule et un morceau du propre placenta de la femme nouvellement accouchée. »⁶ Le pouvoir fertilisant que l'on attribuait au placenta, ce « gâteau fertile », était d'ailleurs aussi important que son action thérapeutique.

Le thème de l'alimentation des accouchées mérite une investigation plus fine, plus approfondie, qui prenne en considération les situations normales et spécifiques (celle des femmes constipées ou affectées par des indispositions liées aux aléas des couches), afin de comprendre en quelles conditions précises les préceptes des médecins sont venus modifier à partir du XVIIIe siècle « le régime de vivre » des femmes nouvellement relevées de couches.

⁵ Danièle Alexandre-Bidon, Monique Closson, *L'Enfant à l'ombre des cathédrales*, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 68-69.

⁶ Rapporté par Ortali, dans *Gazetta degli Ospedali*, 1904, n°55.